

doutable même que cette brusque disparition, absolument imprévue, du chef de l'Etat et cette nécessité soudaine de procéder, sans entente préalable, au choix d'un nouveau président. On a vu, dans des circonstances moins critiques, des monarchies antiques, solidement fondées en apparence sur les larges assises d'un loyalisme héréditaire et instinctif, chanceler sur leur base.

* *

Dès le lendemain de l'élection, la presse française et étrangère était unanime à voir dans M. Casimir-Périer le digne héritier de M. Carnot. Elle croit, quel plus grand honneur pourrait-elle lui faire ? que son courage est à la hauteur des périls et des difficultés de sa nouvelle position, tout comme ses talents au niveau des devoirs de sa lourde charge. Elle loue en lui à la fois l'homme de caractère, de volonté ferme, pénétré des besoins d'un grand Etat et d'une vieille société, et le libéral sincère, le démocrate convaincu, le républicain qui a fait ses preuves aux heures de lutte.

Voici en quels termes s'exprime *La France* :

"La France applaudit à l'élection de M. Casimir-Périer parce qu'elle voit en lui ce dont elle a besoin par-dessus tout, un homme de gouvernement. Elle salue avec confiance le nouveau président de la République, et elle attend beaucoup de lui.

"Grâce à ses traditions de famille, grâce à ses propres actes, le nom de M. Casimir-Périer est devenu, aux yeux de la majorité du parlement et du pays, une sorte de symbole. Il passe pour incarner ce qui nous manque le plus, ce que les derniers événements nous rendent plus désirable, plus précieux, plus nécessaire que jamais, l'esprit de gouvernement, une politique suivie, sachant où elle va et ce qu'elle veut, des ministères homogènes, une administration conduite avec fermeté, soustraite aux influences électorales et au détestable despotisme des coteries locales, la continuité et la méthode dans la direction de la diplomatie et des entreprises coloniales. Tous ces intérêts, tous ces besoins d'un grand pays comme le nôtre, le régime parlementaire combiné avec la démocratie risqueraient de n'y point satisfaire s'il ne se trouvait, dans la machine constitutionnelle, un rouage destiné à empêcher les secousses et les variations trop fréquentes, à maintenir dans la conduite de nos destinées quelque suite et quelque stabilité. Ce rouage existe. C'est la présidence de la République. Pour le voir fonctionner avec toute l'activité et la pleine efficacité qu'il doit avoir, le pays compte sur le caractère, sur l'énergie, sur le dévoûment de M. Casimir-Périer.

"Prononcer à ce propos les mots de réaction et de pouvoir personnel, comme ne manquera pas de le faire la presse radicale, c'est se moquer de la crédulité politique. Les esprits les plus ombrageux peuvent être fort tranquilles. Sous les institutions qui nous régissent, et que personne ne songe à changer, les libertés politiques ne courent pas le moindre péril, et ce n'est certes pas M. Casimir-Périer qui s'aviserait d'y porter la moindre atteinte."

* *

Crise en Hongrie, crise en Italie, les alliés de l'Allemagne traversent l'un et l'autre en ce moment une période critique, au cours de laquelle les souverains de ces pays se débattent péniblement au milieu des difficultés de toutes sortes, des embarras financiers et des compétitions des ambitieux.

Tandis que ses bons amis, l'empereur François-Joseph et le roi Humbert, ne savent comment se tirer d'affaire, l'empereur ne semble pas outre mesure préoccupé de leur pénible situation, car il signale par de nouvelles inventions, par de nouvelles fantaisies, le besoin de mouvement et d'ostentation qui le travaille.

Tour à tour général et caporal, amiral et cavalier, poète et philosophe, prédicateur et canotier, il devient aujourd'hui aéronaute. Plusieurs journaux allemands annoncent qu'il va se livrer à une série d'ascensions. Est-il besoin d'ajouter qu'il s'agit d'aérostation militaire ? Guillaume II, absorbé par ses préoccupations militaires, hypnotisé en quelque sorte par les soucis que lui causent sans

cesse ses armements immenses, ne pense, ne parle, n'agit qu'en vue du perfectionnement des forces de l'Allemagne.

On fait à ce propos remarques qu'il sera le premier souverain sur le trône ayant osé confier ses jours aux hasards d'un voyage aérien. Beaucoup de têtes couronnées, pendant l'exposition de 1867, montèrent en ballon, mais le cable qui reliait l'appareil captif de Giffard à la terre, offrait de suffisantes garanties pour leur sécurité personnelle. Charles X et Louis-Philippe firent de véritables ascensions, mais ils n'étaient à ce moment que le comte d'Artois et le duc de Chartres ; don Carlos est lui aussi monté plusieurs fois en ballon avec Godard, mais il n'a jamais été que prétendant.

* *

La véritable Babylone moderne, la ville de perdition, la courtisane éhontée, l'enfer des vivants, ce n'est plus Paris, c'est Chicago. Tel est, du moins, l'avis d'un Anglais qui, à son retour d'Amérique, consacre un fort volume à soutenir cette proposition neuve.

Si le Christ venait à Chicago, — ainsi est intitulé le livre en question, — il aurait fort à faire. La cité de Chicago, paraît-il, est semblable à Sodome : on y trouverait pas cent justes, pas dix justes pour la sauver du feu du ciel ; ou, si peut-être il en est quelques-uns, ces honnêtes gens, timides et faibles, ont abandonné le pouvoir au Prince des ténèbres et à ses suppôts, qui sont les joueurs et les cabarettiers.

L'auteur du livre affirme, d'ailleurs, que les Etats-Unis en général, et Chicago en particulier, sont régis par la plus vicieuse des constitutions, par un ensemble de lois sarannées qui ne conviennent plus ni au temps ni aux mœurs, et ne font qu'entraver la liberté du peuple souverain... Si donc le Christ venait à Chicago, il châtierait d'abord ladite ville, puis donnerait aux Etats-Unis une autre constitution, — ce qui serait, pour le divin Maître, un rôle assez imprévu.

* *

L'idée d'une langue internationale est de celles qui semblent devoir survivre au siècle finissant. Longtemps, on l'a regardée comme une pure utopie. Mais les communications entre les peuples deviennent chaque jour plus fréquentes ; le télégraphe et le téléphone pénètrent au plus loin de l'Afrique et de l'Asie. L' " utopie " ne fait plus sourire tout le monde.

Il existait et il existe toujours une langue universelle, c'est le latin. Aujourd'hui encore, il permet à tout homme un peu lettré de se faire entendre, tant bien que mal, en tout pays civilisé, des ecclésiastiques, des médecins et des pharmaciens. Hier encore, 760 médecins indiens adressaient au Congrès de Rome une sorte de pétition en faveur de la reconnaissance officielle du latin comme langue universelle. Mais le latin ne sert qu'aux savants et, chaque jour, on l'apprend moins dans les écoles. En France, on s'appête même à l'exiler des Facultés de Médecine.

Il semblerait donc utile de créer une langue universelle pour les relations commerciales et financières des peuples. On se rappelle les plus récentes tentatives. Le *volapük* est tombé sous de faciles plaisanteries. Nous avons naguère signalé l'*esperanto*. Aujourd'hui, on met sous nos yeux un nouvel essai : le *chabé*, inventé par M. Maldant et propagé par M. Bourgoïn-Lagrange. Le *chabé* est une sorte de langage rationnel, avec une écriture spéciale très claire et très simple. Il n'a point la sottise prétention de supprimer les langues existantes. C'est un moyen de correspondance logique et prompt à l'usage des gens d'affaires de tous les pays, quelque chose comme le *Code international de signaux*, à l'usage des bâtiments de toutes nations, qui depuis trente ans a rendu tant de services à la navigation.

Le malheur, en pareille matière, est que l'initiative privée ne peut rien, qu'il faudrait une entente internationale, un accord des gouvernements et que les gouvernements s'accordent mal pour les œuvres de paix.

Une récente statistique vient d'apprendre au monde stupéfait que les Anglais étaient loin, contrairement à l'opinion généralement admise, d'être les plus grands consommateurs d'alcool. Il n'en restera pas moins acquis, je crois, que c'est pourtant leur pays où se rencontrent en plus grand nombre les ivrognes.

Une statistique d'un autre genre vient, sur ce chapitre justement, de nous ménager une surprise d'un nouveau genre. Il s'agit du résultat très curieux d'une enquête dirigée par l'Association anglaise des médecins ; il fallait déterminer quelle était l'influence de la consommation de l'alcool sur la durée de la vie.

La commission étudia quatre mille deux cent trente-quatre décès et rangea les buveurs en cinq catégories : ceux qui ne boivent que de l'eau, ceux qui boivent modérément d'alcool, ceux qui se grisent de temps en temps par imprudence, ceux qui se grisent habituellement, enfin les ivrognes incorrigibles.

Ce sont les personnes qui boivent modérément, chose peu surprenante, qui vivent le plus longtemps. Mais ce qui est fort curieux, c'est que les ivrognes endurcis ont chance de vivre deux ans de plus, et ceux qui ne se grisent que de temps en temps six ans de plus que les gens trop sobres qui ne boivent que de l'eau.

Voilà qui va porter un coup fatal aux sociétés de tempérance et qui prépare une facile excuse aux ivrognes de la Grande Bretagne. Donc pour avoir chance de vivre longtemps, mieux vaut se griser, plutôt que de ne jamais boire d'alcool. Cette commission de statistique devait être présidée par un marchand de vin ou un alcoolique.

* *

Au diable les produits pharmaceutiques écorrants, dit un journal français ; maintenant, nous allons pouvoir absorber nos médicaments, sans le sentir, en savourant un melon, une pêche ou une poire, en croquant un radis, en goûtant à une salade printanière, etc.

Un savant français, M. Viaud, a découvert le moyen de faire absorber les médicaments par les végétaux alimentaires, pensant que, sous cette forme, les principes médicamenteux seraient sans doute plus assimilables pour nos organes digestifs, en même temps que plus faciles à prendre.

Rendons lui grâce.

SEIZAIN

(Genre de fantaisie)

CREDO — (DÉDIÉ A FRANÇOIS COPPÉE)

Je crois en Jéhovah, seul maître que j'adore.

Il a commandé d'être aux cieus qui n'étaient pas, Et la terre et les cieus roulèrent sous ses pas.

Je crois qu'aussi le Verbe était avant l'aurore Et qu'il était en Dieu, qu'il a pris ici-bas Un corps de chair sujet aux douleurs, au trépas.

Conçu de l'Esprit-Saint, obéissant au Père, Il est né de la Vierge au milieu d'Israël ; Il ouvrit aux humains les royaumes du ciel ; Aux Césars comme au faible il offrit la lumière.

Le peuple déicide, infidèle à ses lois, Au calvaire attristé l'immola sur la croix, Mais il ressuscita par sa toute-puissance.

Pierre est son successeur. Il lui donna des droits, Et promit à tous ceux qui respectent sa voix

La garde de sa droite au jour de sa vengeance.

Albert Perland

Vous seriez bien petit, Seigneur, si vous pouviez être compris par un esprit aussi petit que le mien. — (ST. FR. DE SALES.)